Resp PF PL B08 18-2/1

DISCOURS

PRONONCÉ LE 13 NOVEMBRE 1837.

A la rentrée

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE

DE TOULOUSE.

TOULOUSE, Imprimerie de J.-B. Paya.

Risp P/pl B021812

DISCOURS

PRONONCÉ LE 13 NOVEMBRE 1837,

A LA RENTRÉE DE L'ÉCOLE

DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE,

DE TOULOUSE,

Dans le nouvel Édifice dont elle prenait Possession ;

Par G. G. Lafont-Gouzi,

PROFESSEUR

De Pathologie médicale, médecin du Collége Royal, ancien médecin des Armées, ex-medecin de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, correspondant de l'Académie Royale de Médecine et de la Société Médicale d'Emulation de Paris, de l'Académie des Sciences de Dijon, Marseille, Turin, Padoue ; membre de la Société de Médecine de Toulouse et associé de celles de Monpellier, Bruxelles, Bordeaux, Marseille, Besançon, Parme et la Nouvelle Orléans.

A TOULOUSE,

CHEZ SENAC, LIBRAIRE,

PLACE ROUAIX.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE TOULOUSE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 13 NOVEMBRE 1837,

A la Rentrée de l'École

DE

MEDECINE ET DE CHIRURGIE,

DE TOULOUSE,

DANS LE NOUVEL ÉDIFICE DONT ELLE PRENAIT POSSESSION.

En quittant l'ancienne demeure de la faculté de médecine de Toulouse, je me suis souvenu que ce vieil édifice fut reconstruit en 1600 par les Capitouls. *Has scolas professionis medicœ vetustate consumptas, instaurari curaverumt octo viri capitolini....* De là jusqu'à ce jour, la médecine suivant le cours des lettres, des sciences et des arts, a fait des progrès proportionnés à l'extrême différence de ces deux époques. Considérée dans ces deux situations éloignées, la médecine pourrait fournir des rapprochemens curieux et instructifs. Que savait-on alors? Que savons-nous aujourd'hui ! Qu'enseignait-on ? Qu'enseignons-nous ? Agissait-on comme nous dans les mêmes circonstances ? Enfin, au commencement du 17.me siècle, les peuples avaient-ils la sensibilité, les dispositions physiques et morales qui s'observent de nos jours ? Pouvaient-elles être à ces divers égards, telles que sont les nôtres lorsque les conditions topographiques de la ville et du pays, le régime de vie, les lois, les institutions et les mœurs, ont subi

de si grands changemens ? Sous le seul rapport des opinions, des mœurs, des besoins et des maladies, les nerveuses entr'autres qui font le tourment de notre âge, la différence est considérable.

Vous sentez, Messieurs, qu'un tel sujet, d'ailleurs hérissé de difficultés litigieuses, est trop vaste pour un discours. Il faut donc se borner à quelques traits saillans.

Au commencement du 17.me siècle, les médecins de Toulouse sortaient peu du cercle tracé par les Grecs, les Romains, les Arabes ; les opinions et les raisonnemens étaient principalement calqués là dessus. On s'appliquait à trouver des vérités et des faits de pratique sans songer à l'abandon des théories enracinées par un si long usage. Hippocrate, Aristote, Galien, Aretée, Celse, Pline et quelques auteurs plus récens, régnaient avec autorité chez nous comme à Paris, à Montpelier et dans le reste de l'Europe.

Il semble que le bagage scientifique de ce temps là devait être peu embarrassant ; mais, si l'on considère que la connaissance approfondie du grec et du latin, était nécessaire, on reconnaîtra que les médecins d'alors n'étaient pas plus que nous dépourvus de science.

Quoiqu'il en soit, jetons un coup d'œil sur l'enseignement de la faculté de Toulouse au commencement du 17.me siècle.

La Nosologie était traitée dans cet ordre fondé sur le siége des des maladies. 1° Celles qui ont leur siège à la tête et au col. 2° Celles qui regardent les organes de la poitrine. 3° Les maladies des viscères abdominaux.

Tout ce qui appartient aux fièvres, à leurs causes, leurs symptômes et leur cure était traité séparément, genre de classification suivie jusqu'à Pinel.

Les fièvres décrites en peu de mots à la manière des premiers maîtres, sont : l'éphémère, la synoque simple, la synoque putride, le causus, la fièvre tierce continuë, la quotidienne continuë, la quarte continuë, les fièvres batardes (nothis), les fièvres compliquées, l'hemytritée, l'épiale, la lypirie, la typhode, la syncopale, les fièvres intermittentes, et enfin les fièvres pestilentielles qui comprenaient les épidémies adynamico-ataxiques comme on parle aujourd'hui.

Ainsi, cent ans avant Torti et Werloff, la plupart des fièvres

remittentes simples, insidieuses ou malignes étaient connues et décrites; mais le quinquina n'était point découvert.

On consacrait une série de leçons à l'exposé et à l'explication des symptômes des fièvres. Cent ans après, Boerhaave et Vanswieten suivaient la même marche.

Alors, l'art de guérir était privé de la plupart des connaissances, des moyens et des remèdes qui surabondent en ce moment.

Sauchez, savant professeur de la faculté de Toulouse, dans les premières années du 17.me siècle, a laissé des ouvrages précieux, entr'autres le tableau de la médecine locale. « Quâque arte et qui- » bus remediis ætas nostra regioque nostra morbos oppugnare » soleat. » Il est tissu de renseignemens curieux et instructifs sur les maladies, sur les usages, sur le régime alimentaire, sur la diète, enfin sur l'emploi des émétiques, des purgatifs et des saignées.

Je ne puis donner l'analyse des ouvrages de ce professeur également versé dans la médecine, la philosophie et l'hellénisme. Dans un livre remarquable par la profondeur et la hardiesse philosophiques, on trouve beaucoup de pensées dignes de Bacon, de Descartes, de Bayle.

Cinquante ans après, la célèbre école de Montpellier avait un enseignement plus complet et mieux ordonné. La Physiologie, la Pathologie, la Séméiotique, l'Hygiène, la Thérapeutique et la Matière médicale étaient déjà traitées séparément; et jusqu'à la fin du 18.e siècle, la théorie et la pratique ont grandi sur ce plan tracé par Rivière. Notre temps a seulement ajouté deux branches, la clinique et la médecine légale.

Après avoir exposé les généralités des connaissances acquises sur chacune de ces branches, Rivière descend aux détails de la pathologie et classe les maladies d'après le siége qu'elles occupent. Il suit et étend judicieusement le plan nosologique de Sanchez qui se retrouve manifestement dans Lieutaud.

Les fièvres réunies à part, selon l'exemple de Sanchez et d'autres, sont divisées en trois sections : 1° L'Éphémère, la Synoque simple et la fièvre hectique : 2° Les fièvres intermittentes, les putrides et les compliquées : 3° Les fièvres pestilentielles, la variole et la roujole.

A ces traits on reconnaît la marche progressive de la médecine; mais, c'est à la fin du 17.e siècle que l'émancipation et le redres-

sement de l'esprit médical deviennent plus sensibles par l'influence des événemens qui se pressent autour de Baillou et de Sydenham. La renaissance de l'art coïncide avec la découverte du quina, l'usage étendu du mercure, des antimoniaux et de l'opium, puissans leviers de la thérapeutique : elle coïncide enfin avec le développement des connaissances fondées sur la circulation du sang et sur l'anatomie pathologique ingénieusement indiquée dans ces vers dont Toulouse décora son amphitéâtre :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ,
Exuviasque suas satiata cruore reponit;
Ut præstent sanos aliena cadavera cives;
Hic discreta manus durâ pietate recludit
Morborum insidias, fatisque prmentibus obstat.

Ces idées grandes et fécondes proclamées en présence des Capitouls, en 1685, ont véritablement animé, dirigé, conduit le génie de Morgagny, Senac, Lieutaud, Portal. Les travaux si remarquables des Bichat, Corvisart, Bayle, Lænec, Cruvillier, Andral, etc. sur l'anatomie pathologique, en sont le développement et le fruit.

A cette époque aussi, l'imprimerie, la poudre à canon, la réforme, les Indes, l'Amérique, la Syphilis, ouvraient mille routes inconnues à la médecine comme à l'esprit humain. Toutes ses causes et ces circonstances expliquent l'élan et les progrès de la médecine ver la fin de ce siècle mémorable. Quand-on s'élève assez haut pour estimer le mouvement d'ascension de la médecine, on remarque deux directions : 1° L'esprit de recherche, d'observation, de méthode et de critique gagne de plus en plus : 2° La science grandit et s'élève en suivant une certaine ligne de pensées.

Ainsi, les principes et la marche d'Hippocrate, sont attachés aux progrès qui s'effectuent. Les opinions de Galien, sur l'importance de l'anatomie et du siége des maladies, attirent d'autant plus fructueusement les regards qu'Aretée commence toujours ses nosographies par un précis anatomique des parties malades. Enfin, les travaux d'Harvée et les grandes vues de la faculté de Toulouse, achèvent de préparer la révolution que le 18.e siècle effectue.

Je viens de donner une certaine idée de la situation de la médecine, dans le cours du 17e siècle et des moyens qu'elle a trou-

vés sur sa route pour acquérir les perfectionnemens dont nous jouissons. Avant de jeter un coup d'œil sur l'état présent de notre art, il faut d'abord reconnaître qu'indépendamment des travaux précieux du 18e siècle, il n'avait j'amais eu un champ aussi vaste et aussi fertile en tout genre d'instruction. Vous le savez, Messieurs, les armées et les populations sont passées par le creuset expérimentateur; et les fléaux de la nature, la disette, le typhus, la peste, la fièvre jaune, le choléra asiatique, tout contribue à cette grande épreuve de la raison et de l'humanité!

La parole est incapable d'exprimer tant de contrastes et de prodiges et il n'est pas moins impossible de raconter dans un discours, tout ce que la médecine a gagné dans l'espace de 40 ans.

Il faut donc se borner aux traits principaux. J'ai chaleureusement suivi les phases, les vicissitudes, les débats de cette révolution mémorable et j'ai pris part à la lutte animée de l'ancienne et de la nouvelle médecine. Il me semble que c'était hier!

Soyons attentifs, Messieurs, le 19e siècle nous montre ses œuvres.

Les innovations qui ont changé la médecine, se résument en trois points de vue principaux :

1. Le discrédit des doctrines antérieures, sauf l'observation entreprise sous de nouveaux rapports :

2. L'influence prépondérante du solidisme excitable qui remplace le système fondé sur le principe vital et médicateur et sur les maladies humorales d'où résulte une médecine plus simple, plus intelligible et plus agissante :

3. La passion de l'anatomie et des recherches cadavériques afin de trouver la cause, le siége et l'explication des maladies, et, par là, donner à notre art plus de solidité, de clarté et de perfection.

Aujourd'hui nous pouvons reconnaître qu'il y a plus que de la présomption dans cette entreprise. L'homme, en effet, ne marche qu'appuyé sur le passé, sur les acquisitions qu'il a faites et dont l'erreur même contribue, tôt ou tard, à son redressement. Hyppocrate, Aristote, comme Newton et Sydenham, réduits, à leurs seules forces, auraient partagé la condition des paysans!

Le 19e siècle avait si peu de titres à l'invention, qu'il exploitait précisément les mines fécondes que ses devanciers ont ouvertes.

Vainement nous changeons de méthode historique ; vainement nous fesons penser, parler, agir, soit les nations, soit les sciences. A mon avis, les vérités, les erreurs, les événemens, tout se résume et se personnifie en quelques hommes éminens.

Ainsi, la nouvelle direction de l'esprit médical était principalement l'ouvrage de deux hommes, Morgagny et Brown. Par ses travaux ingénieux, profonds, variés, exécutés lentement et consciencieusement, le 18e siècle avait d'ailleurs préparé, facilité, indiqué, presque tout ce que nous regardons comme à nous. Sydenham, Morgagny, Stoll, Haller, Lorry, Bordeu, Barthez, Brown, Desbois de Rochefort, etc., sont comme le point de départ des rayons qui nous éclairent. Oui, Bichat, Pinel, Bayle, Lœnec et leurs disciples, qui brillent encore, avancent éclairés par ces flambeaux; ils impriment à la médecine, une simplicité, une clarté, une précision inconnues à tous les siècles antérieurs. Langage, doctrine, raisonnemens, diagnostic, pronostic, enfin la théorie et la pratique, cette révolution embrasse tout.

Hâtons-nous aussi de citer l'attitude remarquable des écoles du midi, dont je suis un faible rejeton. Elles n'ont cessé de repousser les exagérations, de reconnaître le principe vivifiant de la tradition médicale et d'y rattacher lentement les richesses nouvellement acquises, persuadées qu'il y a un milieu honorable et salutaire entre les esprits qui courent et les esprits qui rampent.

Je viens de reconnaître avec autant de gratitude que d'admiration les supériorités de notre époque. Mais, en cette occasion solennelle, la chaire que j'occupe m'ordonne de signaler, sans déguisement, les endroits faibles de notre situation pathologique. Je n'ai rien, il est vrai, de ce qui donne tant de poids et d'autorité à la parole des maîtres : ici, point de prestige; personne ne sera ébloui, séduit. Tant mieux! L'éclat de la fortune, des dignités et de la réputation a si souvent abusé les médecins! toutefois, les égards dûs aux auteurs vivans ne me permettant pas l'examen de leurs nosologies, je m'arrêterai à celle du célèbre Pinel dont l'enseignement a retenti, pendant vingt ans, dans toute l'Europe. Essayons.

Bichat et Pinel ouvrent la carrière propre de notre temps. Voilà les chefs de l'école moderne. Ils se présentent avec un ensemble

d'idées, de procédés et de matériaux séduisans. L'édifice pathologique est reconstruit! L'excès et le défaut d'excitation, les phlecmasies et les affections locales, sont désormais le texte de tous les travaux.

Le premier jet de la nosographie philosophique parut sous le patronage d'une compagnie passionnée pour le clinquant philosophique et novateur. Mais Pinel se hâta d'abandonner le langage bizarre, les conceptions peu médicales, les classifications trop arbitraires qui déparent son ouvrage couronné, en sorte que la nosographie, successivement corrigée, effaça tous ses devanciers.

Je me plais à reconnaître que ce professeur, justement célèbre, réunissait les qualités solides et brillantes, à une position parfaite pour dominer. Pinel, excellent homme, était doué d'un vaste savoir et de cet esprit d'analyse, de critique et de méthode qui fait le charme de son enseignement. Mais, demandez à MM. Recamier, Andral et Cruvillier si l'humanité qui souffre et si la raison qui s'égare, se prêtent aux classifications d'histoire naturelle? si l'hypothèse des complications, espèce d'écueil célèbre en naufrages, n'est pas une source de faux raisonnemens et d'embarras cliniques? si les tissus malades ne jouent pas souvent un rôle secondaire ou accidentel dans la pensée des grands maîtres?

Je demanderai ce que signifie une classification fondée *sur la nature supposée inflammatoire* et sur *le siége apparent* de cinquante maladies *différentes* par *leur cause, leur forme et leur traitement*? Un médecin réfléchis, expérimenté et qui n'a point de système à produire, classerait-il ensemble, sous le titre *de phlegmasies*, les dartres, les teignes, le pemphigus, les fièvres éruptives, la gale, la pustule maligne, les catharres, la blennorrhagie, la dissenterie, les aphtes, la pleuresie, la fièvre purpérale, les oreillons, etc.? Comment s'y prendre pour établir la cause phlegmasique des dartres, de la teigne, de la gale? Voit-on que l'inflammation de la peau produise ces maladies et que les antiphlogistiques les guérissent?

Je demanderai encore quels rapports on peut trouver entre ces affections cutanées et les fièvres éruptives? Entre la pustule maligne, la pleuresie, les oreillons et les catharres? Des traits vagues de rougeur suffisent-ils à prouver une relation que rien n'annonce? Que dirait-on si j'assignais la même souche à tous les

êtres qui ont des yeux ? Que dire, également, de la classe des fièvres ? Sont-elles plus médicalement réunies et qualifiées, puis divisées en espèces et genres ?

Comment se résoudre à ranger sous le même étendard et dans la dépendance des mêmes causes, les fièvres contagieuses et celles qui ne le sont pas, lorsque les unes diffèrent des autres par leur cause, leur cours, leur diagnostic, leur pronostic, leurs effets et leur cure ?

Pourquoi présenter comme des affiliations ataxiques, comme l'extrême des fièvres bilieuses, muqueuses, typhoïdes, des maladies telles que la peste, la fièvre jaune, le choléra ? N'est-ce pas brouiller, fausser toutes les idées et accréditer les illusions grossières de Stoll ?

Aussi, voyez comme le choléra asiatique a honoré le savoir et le jugement des contemporains ! Les médecins les plus célèbres, fascinés par les opinions, n'ont cherché dans ce fléau, qu'une cause d'inflammation !

La classe des nevroses et celle des lésions organiques ne supportent pas mieux l'examen de l'érudition, de l'expérience et de la critique médicales. C'est un alliage systématique de grandes et de fausses vues, de vérités et d'erreurs, de suppositions gratuites et de pratiques, peu en rapport avec les principes établis. Dans chacun de ces cadres on trouve souvent des idées aventurées, des faits prismatiques ou faussement appliqués.

La classe des nevroses est donc à refaire. Il faut la débarrasser des phlegmasies et des altérations locales qui s'y trouvent pêle-mêle. Que font là, par exemple, l'Illéus et la Colique saturnine ?

Quant à la classe des lésions organiques, c'est un assemblage incohérent de maladies étrangères les unes aux autres. Les virulentes, les contagieuses, par exemple, sont associées avec des maladies indépendantes de ces causes spécifiques et productrices des dégénérations de tissu.

Plusieurs maladies générales y sont faussement présentés comme le résultat d'une altération locale. La nosographie semble aussi borner à une seule partie un mal qui est partout, et elle assigne au hasard un poste à des affections dont la nature est inconnue. Le Diabétés, par exemple, figure-t-il bien au rang qu'il occupe ?

Ne pourrait-on pas traiter d'une manière conforme à la grandeur et à l'importance du sujet, la classe des affections organiques, aujourd'hui renfermée dans le cercle de l'altération grossière des tissus ?

Depuis Homère, la persuasion d'un affaiblissement, une dégénération opérée dans le tempérament des hommes, a été commune à toutes les nations. Elle est fondée sur les écritures, sur l'histoire et la fable, comme sur les faits de la géographie et de la médecine. A partir du plus beau type, de la race d'Hercule et d'Achile, c'est-à-dire des hommes les mieux organisés, les plus robustes et les plus beaux, jusqu'aux lapons, aux crétins, aux scrophuleux, aux rachitiques, etc., la nature humaine présente toute sorte de degrés et de modes de cette dégénaration qui est d'ailleurs relative aux latitudes, aux climats, aux races nationales, etc., etc.

La dégénération intéresse tout le corps ou certains appareils, certains organes seulement. Elle réside dans la composition matérielle du corps, ou dans la consistance, les rapports, les proportions et la symétrie de ses parties. De ce point initial de l'altération et de la pathologie organiques, découlent les différentes dégénérations désignées sous le nom de tubercules, de scrophules, rachitis, phthisie, difformités, anevrismes, dartres, maladies héréditaires. Les affections chroniques des glandes et de la peau, les élongations rapides, l'obésité, les ophthalmies fréquentes, les fistules lacrymales, les surdités, la carie des dents, enfin, les affections cérébrales, fatales aux enfans, etc., sont autant de fruits, de dégrés ou de rejetons d'une même souche que le système des phlegmasies fait méconnaître.

La mélancholie, l'hystérie, la nevropathie, les maladies convulsives et mentales, le somnambulisme, etc., etc., dépendent familièrement d'une disposition anormale du cerveau, du rachis, des nerfs, ou d'un défaut de proportion et de symétrie entre certains organes. Il est des familles qui réunissent plusieurs genres d'organisation dépravée, vicieuse, puisque les branches du même tronc sont entachées de dartres, de cancers, de maladies convulsives, etc. Il n'est pas rare de voir des lignées productrices, de sourds, d'aveugles, d'idiots, d'anevrismatiques entremêlées de sujets distingués. Les alliances et les progénitures de beaucoup de familles, sont dignes d'étude.

Quoiqu'il soit souvent difficile de voir où commencent et finissent, soit les nevroses, soit les altérations organiques, il n'en est pas moins assuré que beaucoup de maladies réputées nerveuses, mentales, etc., etc., dépendent plus ou moins de la constitution du corps ou de certains organes, lesquels sont plus ou moins impropres à leur destination, fonction ou office vital. Le seul défaut de proportion entre les parties, par exemple, la brièveté ou la longueur du cou, est suivi de conséquences morbides qui intéressent le cerveau, le cœur, l'estomac, etc.

En parlant des dégénérations organiques, la pensée se porte vers Hippocrate qui a le premier décrit celle dont les tubercules sont le fruit et la manifestation. Ces premiers travaux d'anatomie pathologique sont encore admirables. A la même époque, les grecs furent frappés de la décadence des belles formes, de la rareté des beaux modèles. De là vint, la coutume introduite par Lysippe et que les artistes ont suivi. « Novâ intactâque ratione quadratas veterum staturas permutando; vulgòque dicebat (Lysippe) ab illis factas, quales essent homines. Plin. hist. nat. lib. 34. »

Quant aux altérations de tissu, aux affections locales, dont les coups, les chûtes, les inflammations, les fièvres éruptives, typhoïdes, etc., sont la cause ou l'occasion, elles sont *généralement légères ou rares* parmi les sujets sains et robustes; graves et communes parmi les personnes *lymphatiques* ou *épuisées*.

Je viens de justifier mon sentiment sur la nosographie célèbre de Pinel. Je ne ferai pas l'histoire des variations de son école si féconde en médecins du plus rare mérite qui sont répandus dans toute l'Europe. Je me borne à rappeler que dans l'espace de trente ans, elle a été successivement attaquée et abandonnée par plusieurs de ses disciples distingués et qu'enfin elle a engendré trois sectes, trois genres d'enseignement de théorie et de pratique. Ces sectes ont, tour-à-tour, dominé plus ou moins, et elles se disputent encore la prééminence.

Il me semble que la manière mesurée, simple et bonne d'Hippocrate et de Sydenham, manque au génie de notre époque ! L'amour des systèmes fondés sur l'état des tissus et des organes, a parcouru le cercle de la vérité et de l'erreur : on va donc se jeter sur un autre terrain.

Veut-on s'arrêter aux faits positifs, aux données de tous les

temps, aux idées secourables, aux classifications indiquées par la théorie et la pratique ? Voici les bases qu'un vétéran propose à votre sagesse.

Il faut absolument distinguer, soit les fièvres, soit les phlegmasies, d'après leurs causes, leur marche et leur traitement, en deux classes générales. L'une comprendrait les maladies ordinaires et naturelles ; l'autre classe, les maladies extraordinaires provoquées par une cause spécifique.

La première embrassera toutes les maladies ordinaires, conformes à notre nature et qui ont toujours été inhérentes à l'humanité, parce qu'elles dépendent seulement de notre organisation et des conditions de notre existence.

Hippocrate fait allusion à ces maladies quand il dit que les mêmes choses qui nous font vivre, nous rendent malades et nous tuent. « Per quæ vivimus et sani sumus, per ea etiam ægrotamus.

Ainsi, cette classe de maladies dérive des conditions organiques et vitales de l'homme et de l'action inconvenante, soit des agens, soit des fonctions indispensables à la santé, à la vie. L'air, la chaleur, les alimens, les boissons, les exercices de l'esprit et du corps, etc., en sont la cause, et voilà pourqui elles se dissipent par le rétablissement de l'équilibre.

Tout, en nous et hors de nous, a des conditions réglées. Il y a, de l'homme à l'homme et à la nature, une hiérarchie d'influence, un enchaînement de causes et d'effets producteurs de maladies ordinaires et naturelles, parce que les déviations organiques, vitales, et sanitaires, sont le simple résultat de l'ordre troublé.

Ici, les solidistes, les humoristes, les anatomistes, les physiologistes, en un mot, toutes les sectes qui se font la guerre, seront aisément conciliables. Oui, chacune trouvera des maladies générales et des maladies locales. L'irritation, l'inflammation, l'astenie, la bile, la pituite, l'ataxie, etc., obtiennent la place qui leur est due. Enfin, les méthodes, les procédés, les remèdes conseillés par Sydenham, Sthal, Brown, Stoll, Barthez, Rasori, auront leur juste application. Il n'y aura donc plus de *pomme de discorde* pour les bons esprits, puisque les maladies spéciales ou spécifiques dont je vais parler, sont exclues de cette classe.

La seconde classe générale comprendrait les maladies extraor-

dinaires qui sont causées par un hétérogène dont l'introduction en nous est turbulente, imcompatible avec la santé, la vie.

Ici, les causes et les effets organiques, le diagnostic, le pronostic et le traitement, tout l'ensemble morbide depuis le commencement jusqu'à la fin, est à part et plus ou moins distinct des maladies ordinaires. Les hétérogènes sont nombreux, charriés par l'air ou transmis par des corps infectés. Les animaux malades, certaines plantes et divers insectes produisent ces agens morbides. Les hommes placés dans des circonstances connues en engendrent aussi.

Les maladies populaires spéciales, les épidémies et les endemies spéciales, les maladies virulentes et les contagieuses, en un mot, toutes celles qu'un hétérogène provoque, appartiennent à la même classe. La cause de chacune est à tel ou tel dégré et tel mode, turbulente, anarchique, toxique, contraire, soit à la vie et à la santé, soit à l'organisation.

Or, l'action morbide de ces causes ne répond pas plus à l'excès qu'au défaut d'excitation, pas plus à l'inflammation qu'à l'état bilieux, muqueux ou autre dont se forment les maladies ordinaires. *Il y a autre chose au-dessus de ces élémens morbides*, et cependant ces causes turbulentes, toxiques, désorganisatrices, produisent des effets que le climat, le tempérament, les dispositions individuelles modifient. Il en est même dont l'influence se rapproche des agens morbides ordinaires.

Cent observateurs attentifs du 17me et 18me siècle, et même de notre temps, ont décrit des épidémies variées de catarrhe, d'angine, de péripmneumonie, de dissenterie, de fièvres bilieuses, muqueuses, putrides, malignes, gangreneuses, qu'il est impossible de faire entrer dans les cadres nosologiques, auprès des maladies ordinaires.

Les travaux de Sydcham, de Forestus, d'Huxham, de Pringle, de Sarconne, de Lind, de Stoll, de Ræderer, de Fouquet, etc., prouvent la nature spéciale de différentes maladies épidémiques et le défaut rémarquable d'affinité qu'elles ont avec les maladies ordinaires. Les mémoires de la société royale de médecine de Paris, renferment également la description de beaucoup d'épidémies qu'il est impossible de confondre avec les maladies ordinaires.

Aussi voyez l'embarras et la peine de tous ces médecins pour

concilier avec les idées reçues et pour expliquer raisonnablement soit l'apparition, soit la nature, la marche, les effets et le traitement varié de ces épidémies spéciales? Comment les qualités sensibles de l'air, comment la bile, la pituite, le sang, l'inflammation, rendraient-elles raison des épidémies de grippe, de suette, d'augines gangreneuses, de fluxions de poitrine malignes, etc., etc. ?

Les meilleurs esprits de notre temps succombent là même où les meilleurs esprits des jours passés ont succombé.

La peste, la fièvre jaune, endémique et importée, le cholera asiatique, le typhus, les affections virulentes et les exhantèmes ont été confondus avec les maladies ordinaires du nom de bilieuses, muqueuses, inflammatoires.

Mêmes erreurs au sujet des épidémies causées par l'encombrement des hommes et par les localités insalubres. Ainsi, pendant que de toutes parts, on se flatte d'avancer, le savoir et le jugement médical perdent d'un côté ce qu'ils gagnent d'un autre. Le 19e siècle enfoncé dans les nouvelles illusions, ne sort pas du labyrinte nosologique !

Je ne saurai trop le repéter : les maladies spéciales sont et ont toujours été, une source d'erreur, de faux raisonnemens et de controverses. Nosologistes, nosographes, monographes, tous, font de ces deux classes, très distinctes, un pêle mêle inextricable. L'immortel Hyppocrate signala ingénieusement *l'inconnue* qui les différencie lorsqu'il qualifie de το θειον, *quid divinum*, la cause extraordinaire et surnaturelle de certaines épidémies dont il était témoin. Quelle profondeur d'observation et quelle sagesse dans le choix du nom de cette cause ignorée !

Si l'esprit médical prend la direction convenable nous sortirons de la routine qui fait méconnaître, par exemple, la spécialité de l'érysipèle des plaies dans les hôpitaux, de la fièvre puerperale, funeste aux salles maternelles, et d'autres maladies du même genre dont la vraie nature n'est pas soupçonnée.

Il importe aussi d'arrêter l'attention des pathologistes sur l'association fréquente des maladies ordinaires avec les fièvres spécifiques. Pendant le règne épidémique, *soit des fièvres intermittentes et remittentes, soit des fièvres typhoïdes*, on voit les maladies ordinaires, et même les affections traumatiques déna-

turées par la cause spécifique, complication grave et féconde en égaremens dont les livres sont remplis.

A la suite des chutes, des opérations chirurgicales, et des couches ou pendant le cours des angines, des catharres, des fluxions de poitrine, la cause spécifique se mêle, parfois, avec ces maladies ordinaires et les convertit en fièvres intermittentes, remittentes, exanthématiques ou typhoïdes.

Cette complication reconnue tard, d'ailleurs, ne tire pas le médecin du vague attaché aux systèmes reçus, systèmes qui ne les expliquent pas et qui ne montrent jamais claire et nette, la vérité que j'établis.

Citons un fait à la portée de tous les regards : Je veux dire l'épidémie des fièvres qui règnent depuis deux mois. Ces fièvres souvent graves et même funestes, ont été fort bien traitées par l'ancienne faculté, sous le nom de fièvres tierces irrégulières d'automne ; (de febribus tertianis autumnalibus irregularibus, 1767). Dans quelles classes les rangerez-vous ? Est-ce parmi les phlegmasies ? Mais la saignée et les antiphlogistiques ne les guérissent pas. Fondé sur leur apparence très saburrale, dira-t-on que ces fièvres sont bilieuses ? Mais les évacuans échouent. Enfin la méthode expectante est funeste.

Quel tissu accuserez-vous ? Quel est l'organe ou l'humeur coupable des désordres ? Impossible de répondre utilement ; cependant, ces fièvres sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a 80 ans. Même marche, mêmes symptômes trompeurs, et le même traitement leur convient; c'est le fébrifuge opiacé.

Tout donc annonce leur spécialité. Le moyen, en effet, de penser que ces fièvres revues, de temps en temps et à de grandes distances, à la suite des constitutions analogues, ne sont point engendrées par une cause identique et des dispositions semblables ? Et si tout cela *est et a toujours été à part*, pourrait-on ranger ces fièvres parmi les fièvres ordinaires dont l'inflammation ou la bile sont la cause ?

Vous sentez, Messieurs, que je n'ai pas le temps d'examiner si cette épidémie souvent observée chez nous, depuis près de 300 ans, est la même que Baillou, Willis, Sylvius de Leboé, Sydenham, Morton, Torti et autres, ont décrites. Inutile au moins d'examiner si la vérité que j'expose est connue; combien de choses

connues qui sont comme ignorées ou rendus méconnaissables.

Sait-on, par exemple, le rapport de la cause de ces fièvres avec l'état remarquable de la bouche et de la gorge ? Sait-on si elle affecte spécialement la muqueuse de ces parties qui se pellent ? Sait-on si la saleté, l'aridité et la couenne de la langue, la sécheresse et la phlegmasie de toute la bouche et de la gorge, n'ont pas une autre valeur seméiotique que celle qui leur est attribuée ?

Si je ne craignais de m'appesantir sur une estimation qui exige le concours de plusieurs observateurs, je signalerais l'erreur attachée à ces signes qui intéressent le diagnostic, le pronostic et le traitement.

Mais je veux seulement insister sur l'identité de fond et de cure que ces fièvres tierces irrégulières, présentent, malgré la différence des temps et des lieux, d'où je déduis, irrésistiblement, leur spécialité. On les voit simuler les affections cérébrales, l'inflammation gastroentérite, la dyssenterie, le choléra indigène, enfin les fièvres adynamico-ataxiques; autant d'apparences qui trompent, égarent les partisans des systèmes en crédit.

Disons un mot sur le typhus, autre genre de fièvre à part. Je le demande, la médecine aurait-elle donné en 1837 le spectacle de ses dissentions statistiques au sujet de ces fièvres, si leur cause spéciale, leur cours, leurs effets remarquables, avaient été reconnues, tels que la nature les présente ? N'ai-je pas provoqué l'attention des nosologistes sur le fond d'identité qui se retrouve dans les différentes fièvres dont la durée et la marche sont inabréviables (1) ? Oui, Messieurs, ces variétés typhoïdes sont comme autant de têtes de l'hydre de lerne. Elles me rappellent les déguisemens et les rôles variés de Talma qui figurait huit personnages sans cesser d'être Talma !

Les dénominations inflammatoires et anatomiques du typhus ont faussé l'esprit médical. Elles font croire qu'une partie est son siége et qu'elle est plus malade que le tout; que le mal universel sort du point supposé coupable des désordres et des périls. L'hypothèse

(1) Matériaux pour servir à l'histoire de la médecine militaire, 1809. — Caractères propres, préservatifs et remèdes des contagions pestilentielles, 1821. — De l'état présent des hommes considéré sous le rapport médical, 1827.

fait ignorer que la cause typhoïde dont le corps est infecté, produit une longe série de troubles et de désordres dans les solides et les humeurs. Elle fait ignorer que l'altération de tel ou tel tissu est conditionnelle et relative à l'épidémie, aux dispositions antécédentes des malades, à leur situation et à leur conduite pendant le cours de la maladie. L'aflection plus particulière de l'illéus, du mésentère, du foie, du cerveau, de la peau, de la bouche, de la gorge, de plusieurs groupes de glandes, enfin les pétéchies et le pourpre dépendent moins du typhus lui même que des circonstances précitées.

Sans doute plusieurs auteurs ont, après moi, remarqué la nature singulière du typhus; mais, ils l'ont représentée comme une fièvre adeno-méningée, une eutero-mesentérique, une gastro-eutérite, un exanthème intestinal, une dothynenterie, une fièvre cérébrale, dénominations anatomiques fort étrangères assurément aux grandes questions dont il fallait s'occuper. Est-ce que pour caractériser la nature, le pouvoir et les eflets de la foudre, il suffirait de lui donner le nom des clochers, des arbres et des mêtaux qu'elle attaque de préférence ?

Après cela, comment être surpris que tant d'hommes de merite aient vainement cherché dans les cadavres une cause qui ne s'y voit pas ?

Comment être étonnés que vingt traitemens vantés sous les auspices des malades guéris et des morts disséqués, aient paru à l'académie de médecine, inutiles, étrangers ou contraires au but ?

Si les paroles désespérantes qui ont terminé cette discussion mémorable, sont présentes à votre pensée, vous louerez mes efforts nosologiques et vous me prêterez l'appui de votre expérience afin de servir notre belle profession : car, les médecins sont déroutés, découragés, poussés à l'incrédulité par la confusion que je signale. Votre suffrage seul, pourrait m'enhardir à développer le plan que je propose et les conséquences thérapeutiques dont il est inséparable.

Au reste, cette situation de la pathologie touche au moment des réformes. La réflexion et l'expérience, ces grands maîtres des hommes sensés, désenchantent beaucoup de médecins et les ramènent aux principes secourables. Il y a toujours une minorité gardienne du dépôt salutaire, tribunal souverain et sans cesse at-

taqué, qui frappe de réprobation les erreurs et les passions ennemies de la bonne médecine.

Vainement la vogue, aux cents bras, séduit, brille, commande, opprime : elle finit par succomber sous l'effort insensible de ce tribunal dont je vois ici la frappante image!

Les améliorations seront facilitées par la jeunesse médicale qui trouve les routes applanies et des jours meilleurs. Les jeunes médecins, si distingués à toute sorte d'égards, n'ont pas été comme nous, réduits à réunir les élémens dispersés par la tempête, à chercher parmi les décombres, les vérités perdues ou dénaturées.

Puisse le Soleil de la justice, si souvent obscurci par nos orages, seconder leur mérite ! Puissent-ils n'éprouver jamais la vérité de cette sentence de Tacite..... *Bonum publicum ut in plerisque negotiis solet, privata gratiâ devictum est.*

Imprimerie de J.-B. PAYA.